

Tous les ans, sans manquer, je faisais ma visite  
 D'un bout de la paroisse à l'autre. A chaque gîte  
 Je frappais. On m'ouvrait, empressés et joyeux.  
 L'émotion des cœurs mettait des pleurs aux yeux.  
 Et le père, et la mère, et toute la famille  
 —Et vous savez, monsieur, qu'au pays ça fourmille—  
 Tous de se mettre en cercle et de me souhaiter  
 Longue vie et bonheur, et de me raconter  
 Leurs chagrins, car ces cœurs si naïfs, si rustiques  
 Connaissent comme vous les peines domestiques.  
 Dans ces humbles foyers j'étais le bienvenu ;  
 J'y trouvais tous les ans plus d'un nouveau venu  
 Et bien souvent aussi plus d'une place vide,  
 Car dans son cours fatal la mort toujours avide,  
 Moissonnant sans compter les jeunes et les vieux,  
 Semble m'épargner seul sans faire d'envieux !

Et laisser tout cela ! Laisser mon presbytère,  
 Ce toit qui protégea mon existence austère !  
 Laisser mon humble église où le ciel m'a souri,  
 Où du céleste pain trente ans je fus nourri !  
 Quitter ces braves gens confiés à ma garde  
 Et qui tous m'aiment tant ! Ah ! que le ciel m'en garde !  
 Aussi je me redresse, et seul encor debout  
 Je me ris du trépas qui moissonne partout.  
 Pourtant je sens qu'un jour il faudra que je parte.  
 Cette pensée hélas ! vainement je l'écarte.  
 Mes forces qui s'en vont, ma voix qui s'affaiblit,  
 Ma taille qui se voûte et mon teint qui pâlit,  
 Tout me dit que bientôt Dieu pour ma récompense  
 Va m'appeler à lui ; je pleure quand j'y pense !  
 Il est si bon de vivre ainsi parmi les siens !  
 Tant de bien reste à faire à mes chers paroissiens,  
 Tant d'âmes ont besoin d'un mot qui les console  
 Que Dieu peut m'oublier sans que je m'en désole !”

Et j'étais, ému, le modeste curé  
 Qui tout à sa paroisse, à son devoir sacré,  
 Sous le regard de Dieu vit dans l'oubli du monde  
 Et poursuit sa carrière en miracles féconde.